

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 68 (1923)
Heft: 5

Artikel: Les opérations du corps de cavalerie Sordet en Belgique, 6 au 15 août 1914
Autor: Poudret, H.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-340679>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les opérations du corps de cavalerie Sordet

en Belgique, 6 au 15 août 1914¹.

Le rôle du corps de cavalerie Sordet au début de la guerre a été généralement critiqué. Les uns estiment que ces opérations n'eurent pour résultat que la ruine de splendides régiments dont on n'aurait, de ce fait, pas pu tirer parti dans la suite. D'autres, plus indulgents, admettent que certains résultats furent bien obtenus mais à un prix hors de proportion avec l'usure subie. Cette usure indéniable, et qui fut excessive, était-elle forcée, provenait-elle de la mission elle-même ou bien aurait-on pu l'éviter ? C'est encore un point sur lequel on n'est pas d'accord. Ces questions, intéressantes puisqu'elles touchent à l'emploi de l'arme et à sa conduite, nous ont paru, jusqu'ici, impossibles à élucider faute de renseignements précis. Pour pouvoir se faire une opinion sur la question de savoir si oui ou non le C. C. a failli à sa mission, si, en prenant d'autres mesures, son chef eût pu obtenir de meilleurs résultats, tout en ménageant davantage ses divisions, il fallait être pourvu de données plus précises que celles dont on disposait jusqu'à maintenant. La connaissance de la mission reçue, la façon dont, jour après jour, le général commandant le C. C. l'a comprise et exécutée sur la foi des renseignements qu'il avait en mains, voilà ce qu'il était indispensable de savoir avant de se risquer à porter un jugement en tout état de cause difficile. La chose est plus aisée aujourd'hui. Sous la haute direction du général Sordet, le colonel Boucherie vient de publier *l'Histoire du Corps de cavalerie*

¹ Suivre sur une carte de la Belgique. Les lecteurs qui possèdent le volume de la *Revue militaire suisse* de 1917 y trouveront une carte qui peut être utilisée.

*Sordet*¹. Cet Historique n'expose que les faits, sans aucune interprétation ; c'est une sorte de Journal de marche, fort bien rédigé, d'une clarté limpide, d'une dignité parfaite, basé sur des pièces officielles, par conséquent d'une exactitude absolue et dont la sécheresse est voulue. Il comprend toute la période de commandement du général Sordet, soit de la mobilisation au 8 septembre. Malgré tout l'intérêt que présente la seconde partie nous devons nous borner et, pour le moment du moins, on n'envisagera que l'activité du C. C. lors des opérations initiales, sur la rive droite de la Meuse.

Le fameux plan XVII contenait une instruction secrète du 7 février 1914 qui fixait la composition du 1^{er} C. C. et sa mission générale, en même temps qu'elle indiquait les cantonnements de concentration de ses différents éléments (zone de Charleville-Aubenton-Poix-Terron). D'après cette instruction, le C. C. devait se rassembler vers Montmédy, afin d'appuyer le 2^e corps d'armée si les Allemands tentaient un mouvement offensif par la Woëvre septentrionale, et au contraire, si la neutralité belge était violée par l'Allemagne, pénétrer sans retard en Belgique, se porter à la rencontre des colonnes ennemies, plus spécialement de celles qui avanceraient par le Luxembourg belge, au sud de la région difficile Houffalize-Saint-Hubert, afin de les reconnaître et de les retarder en utilisant comme soutien tout ou partie du 45^e régiment d'infanterie, tandis que le 148^e se porterait à la garde des ponts de la Meuse, entre Namur et la frontière.

On sait que la 5^e armée, armée de l'aile gauche, devait opérer, suivant les circonstances, soit au nord de la 3^e en direction de Thionville et du Luxembourg, soit en Luxembourg belge en débouchant par les régions de Florenville et de Neuchâteau. Dans ce dernier cas, le C. C. aurait, après avoir reconnu et retardé les colonnes adverses, à se replier sur le flanc gauche de cette armée, avec mission de la couvrir contre tout mouvement ultérieur de l'ennemi qui chercherait à s'étendre plus au nord pour l'envelopper.

Le 9 mars, le général Sordet arrêtait les mesures qu'il

¹ Charles Lavauzelle & C^{ie}, Paris.

comptait prendre en vue de l'exécution de sa mission. Ces mesures consistaient, en résumé, en ceci :

1^o Porter au plus tôt le C. C. au nord de la Semoy, afin de bousculer la cavalerie ennemie débouchant au sud de la région Houffalize-Saint-Hubert et, le cas échéant, de reconnaître et retarder ces colonnes.

2^o Maintenir le C. C. à l'aile extérieure, pour conserver entière sa liberté de manœuvre et éviter de se laisser paralyser.

3^o Dans le cas d'une offensive générale des forces françaises en Belgique, porter le C. C. à l'aile gauche de la 5^e armée.

Cette instruction particulière fut approuvée par le futur commandant en chef.

Le 2 août, les éléments constitutifs du C. C. s'établissent dans les zones de concentration prévues par les ordres de couverture. Surviennent les événements des jours suivants : occupation du Luxembourg, violation du territoire belge, l'ultimatum allemand à la Belgique, l'attaque de Liège, enfin la déclaration de guerre de l'Allemagne. Ordre est donné au C. C. de se rapprocher de la frontière ; les divisions se rendent dans les secteurs prévus : Sedan, Douzy, Donchery. Le 5 au soir, un ordre téléphoné par le G. Q. G. parvient à l'état-major du C. C. à Sedan. Il est ainsi conçu :

« Vitry-le-François, 5 août, 19 heures.

» Portez dès demain le corps de cavalerie dans la région de Neuchâteau. Exploration sur le front Attert-Martelange-Bastogne-Houffalize-Laroche. Liaison à droite avec la 4^e division de cavalerie, qui se portera dans la région d'Etalle pour explorer sur le front d'Attert-Arlon-Longwy-Audun le Roman et passera sous vos ordres.

» Mission : préciser le contour apparent de l'ennemi sur la frontière orientale de la Belgique ; voir l'étendue et l'importance des intervalles entre les diverses fractions. Retarder la marche des colonnes ennemies s'il y a des mouvements. Déblayer la région de la cavalerie adverse. Répandre le bruit que toute l'armée française suit.

» La 8^e brigade d'infanterie et le convoi automobile constitué à

Mézières sont à votre disposition dans les conditions prévues par votre instruction du 9 mars 1914. »

Ces directives qui allaient servir de base à l'activité du corps de cavalerie durant les premières semaines de la campagne méritent d'être commentées ne fût-ce que rapidement.

Elles sont claires, précises et à première vue leurs exigences ne paraissent pas dépasser les moyens mis à la disposition du général Sordet. Il s'agit là des deux missions classiques de la cavalerie, spécialement au début d'une campagne : *l'exploration* et *l'action retardatrice*. Une troisième tâche lui incombe qui, suivant les idées du temps, semble toute naturelle et en relation directe avec l'exploration, à savoir la recherche de la cavalerie ennemie, sa mise hors de cause. Nous verrons combien cette recherche, prise dans un sens trop absolu, amènera de trouble dans les opérations du général Sordet. Bornons-nous à remarquer, dès maintenant, que, malgré les prévisions de quelques esprits clairvoyants, la grande majorité des militaires pensaient que les opérations débuteraient par la rencontre de grandes masses de cavalerie s'abordant *à cheval*. Celui qui sortirait vainqueur de ce tournoi moyenâgeux aurait dès lors le champ libre pour l'exploration. Cette conception était purement théorique et ne s'appuyait sur aucune base expérimentale ; la guerre se chargera de la réduire à néant.

On peut dire aussi que la recherche du renseignement stratégique par de grandes masses de cavalerie, abandonnées à elles-mêmes et lancées au loin en avant du front des armées n'avait guère été pratiquée dans les guerres du siècle précédent. On n'en trouve pas trace même dans la période napoléonienne. L'empereur subordonnait sa cavalerie à l'avant-garde qu'elle ne précédait que de peu et dont elle pouvait toujours être appuyée. Il s'en remettait à ses agents et à son service d'espionnage pour obtenir le renseignement stratégique. En 1870-71, la cavalerie allemande ne réussit pas du tout à assurer l'exploration lointaine ; on eut beaucoup de peine à la porter en avant, elle ne s'y maintint que tant qu'elle n'eut rien devant elle et les fusils des francs-tireurs la firent rapidement rétrograder sur son infanterie. Il est intéressant de constater

que parmi les isolés qui émettaient des doutes sur le rendement probable de l'exploration lointaine par la cavalerie seule, se trouve le nom de celui qui, en août 1914, devait donner des preuves de tant de clairvoyance ; le général Lanrezac, dans ses études sur la campagne de 1806, disait : « *L'exploration à grande distance par la cavalerie seule, n'est pas de mise au début d'une campagne ; elle se heurterait aux détachements de couverture de l'ennemi qui l'arrêteront ; elle serait exposée sans résultat à des échecs qui auraient le plus défavorable retentissement. C'est avec toute l'armée qu'il faut aller reconnaître l'ennemi et non avec des fractions isolées et aventurées qui échappent à la main du commandement.* » En désignant la 8^e brigade d'infanterie comme soutien du C. C. le Haut Commandement avait bien, dans une certaine mesure, tenu compte des exigences de la guerre moderne, et quoique finalement un seul régiment devait accompagner la cavalerie, celle-ci, avec l'appoint de ses vaillants groupes cyclistes, pouvait encore compter sur plus de trois mille fusils. Renfort appréciable certes mais, outre que les moyens de transport manquaient, insuffisant pour une tâche de longue durée, et le général S. . . . it se trouver longtemps isolé. Entrant en Belgique le 6 août, alors que, d'après l'idée du généralissime, l'offensive des 4^e et 5^e armées ne devait pas se prononcer avant le 15, il serait livré à lui-même pendant une dizaine de jours.

Quant à la mission ultérieure et qui consistait à empêcher un enveloppement de l'aile gauche de la 5^e armée, l'ordre du 5 août n'en parle plus ; elle subsistait sans doute mais il était facile de prévoir qu'une cavalerie ne sachant combattre qu'à cheval et relativement pauvre en moyens de feu n'y suffirait pas longtemps.

La zone assignée à la cavalerie. Que le plan XVII ait prévu la concentration du 1^{er} C. C. dans la région de Charleville, cela paraît fort naturel. On connaît la conception que le Haut Commandement se fait des intentions allemandes. D'après lui, la droite ennemie devait ou bien déboucher du front Luxembourg-Thionville ou bien, en cas de violation du territoire belge, viser tout au plus Sedan-Mézières. Ne sachant si le corps Sordet aurait à agir en direction de Montmédy ou à

entrer en Belgique on le rassemblait à portée de ces deux objectifs. Les graves événements des premiers jours d'août mirent fin à toutes les hésitations ; l'ordre du 5 août étend même la zone d'action primitivement assignée; on ne se contente plus de la région au sud d'Houffalize-Saint-Hubert, il s'agit maintenant *de la frontière orientale de la Belgique*. Par la désignation des carrefours de Bastogne, Houffalize, Laroche, on voit percer la préoccupation d'éviter une surprise venant du nord, préoccupation moins marquée dans l'ordre primitif. C'est que, dès ce moment et pour autant qu'on peut le savoir, le généralissime s'attend à un débouché de colonnes allemandes venant de Malmédy et de Saint-With. On peut se demander si, vu l'importance de ces premiers événements, il n'y avait pas lieu de modifier l'objectif assigné au général Sordet et de renoncer à la direction de Neuchâteau. Les termes de l'ultimatum, sans être absolument révélateurs, étaient cependant tels qu'ils pouvaient faire prévoir une violation de tout ou d'une grande partie du territoire belge. Sans doute l'attaque de Liège n'indiquait pas nécessairement l'intention des Allemands d'opérer sur la rive gauche de la Meuse, elle laissait voir cependant de façon quasi-certaine que l'aile droite allemande ne se contenterait pas de déboucher sur Sedan. Tout le secteur entre cette ville et Namur devenait suspect et devait être surveillé avec un soin extrême. Neuchâteau cessait d'être un point d'interrogation ; une colonne quelconque en déboucherait sûrement. Ce qui devenait intéressant c'était de savoir jusqu'où, plus au nord, s'étendrait la droite allemande. Or, même en se plaçant au point de vue du général Joffre qui ne veut rien entendre, ni d'une extension ennemie par la rive gauche de la Meuse ni d'une menace sur Dinant, ces colonnes pouvaient déboucher soit de la région de Diekirch, soit de Saint-With, soit de Malmédy. Découvrir, surveiller, arrêter ces colonnes depuis Neuchâteau n'était pas facile. On peut donc se demander si, depuis l'ultimatum et l'attaque de Liège, il n'eût pas été préférable de changer la direction primitive et de porter le corps de cavalerie, par Givet ou par Dinant, dans une région qui répondît mieux à la nouvelle situation, soit, tout d'abord, vers Rochefort. On pouvait, de là, non seule-

ment parer dans de bien meilleures conditions à l'éventualité prévue par le H. C. (avance allemande depuis Malmédy et Saint-With, à travers les Ardennes, en direction de Sedan) mais encore on se garantissait contre celle qu'on refusait il est vrai d'envisager mais qui ne devait cependant pas être tenue pour *impossible* (menace entre Namur et Givet).

Un terrain plus favorable, la possibilité d'organiser un service d'exploration moins compliqué militaient aussi en faveur de cette région de préférence à celle de Neuchâteau.

On remarquera qu'en faisant cette suggestion, on fait abstraction, bien entendu, de la situation réelle de l'ennemi et qu'on adopte celle qu'envisageait le H. C. Il va sans dire que si celui-ci, prévoyant l'extension allemande par Bruxelles, avait préparé un déploiement stratégique différent et qui aurait reporté ses forces plus au nord, la place de la cavalerie n'aurait été ni à Neuchâteau ni à Rochefort mais, dès la violation de la Belgique, à Namur d'où elle aurait pu faire face à toutes les éventualités : explorer sur les deux rives de la Meuse, coopérer, suivant le cas, avec l'armée belge, établir la liaison entre cette dernière et l'armée française, participer à une bataille générale. On dira peut-être et avec raison qu'à Neuchâteau le général Sordet couvrait le front de la 5^e armée en cas d'avance vers les Ardennes ; remarquons toutefois que c'est l'aile droite de cette armée qui devait marcher sur Neuchâteau ; sitôt le mouvement commencé, la cavalerie aurait à gagner la zone de protection de l'aile gauche qui avait pour objectif Maissin, plus tard Gedinne et la voilà dans cette région au sud de Rochefort où, du moment qu'on voulait la faire agir immédiatement, de quelque façon qu'on envisage les choses, elle eût dû se trouver dès le début.

Le général Sordet va donc s'enfoncer dans une contrée extrêmement difficile, amie il est vrai mais garnie d'espions. Il va se mettre à la recherche de la cavalerie ennemie et l'incertitude dans laquelle on se trouve en ce qui concerne le déploiement de l'adversaire fait prévoir de fortes randonnées. Il va assumer la lourde tâche de mettre en pratique, le premier, une doctrine que seules les théories d'école, les théories du temps de paix ont fait adopter. Aucune expérience de guerre

ne lui viendra en aide. Formidable tâche que la méconnaissance des idées tactiques de l'ennemi va rendre encore plus ardue. Le chef de la cavalerie française ne met pas en doute que l'Allemand, lui aussi, voudra en découdre à l'arme blanche. Il sait que le règlement allemand considère le combat à cheval comme le mode principal de combat mais il ignore à quel point les idées rénovatrices de Bernhardt ont tempéré ce que la méthode officielle a de trop exclusif. Ce n'est pas en vain que cet auteur, qu'on peut bien, je crois, considérer comme le meilleur connaisseur de cavalerie d'avant la guerre, a attiré l'attention sur l'importance du combat par le feu. Ses idées n'ont pas triomphé certes mais elles ont laissé des traces. La cavalerie française va donc se trouver en présence d'une tactique et d'une organisation sinon modernes du moins sensiblement plus modernes que les siennes. Les esprits clairvoyants n'avaient cependant pas non plus fait défaut du côté français. Depuis les fameux articles du général de Négrier, plusieurs auteurs avaient nettement démontré l'importance du combat à pied pour la cavalerie. Dans des articles remarquables, parus peu de temps avant la guerre, dans la *Revue de cavalerie*, le capitaine Audibert n'avait pas hésité à admettre le combat *offensif* à pied et réclamait une baïonnette pour le cavalier ; mais, c'étaient là des voix isolées, clamant dans le désert. Le règlement français prévoyait le combat à pied, ses restrictions l'avaient empêché de passer dans les mœurs ; l'arme y était, en grande majorité, nettement hostile. Il fallait rappeler ces choses-là si l'on veut porter un jugement équitable sur les opérations du général Sordet.

Ces divergences trouvent leur écho dans les questions d'organisation. Les Allemands, qui attendent du combat par le feu plus que leurs adversaires, ont renforcé leurs divisions de cavalerie dans une plus forte proportion. Tandis que le général Sordet ne pourra, en fait, compter que sur trois bataillons de soutien pour trois divisions, le général von Richt-hofen en aura cinq pour deux divisions. Les Allemands possèdent aussi davantage de mitrailleuses ; ils ont des détachements de pionniers et des stations de télégraphie sans fil qui

rendront de grands services et que les Français ne possèdent qu'à l'état embryonnaire ¹.

L'état-major du C. C. ne fut constitué que le 4 août au soir. Aux inconvénients que présentait pareille improvisation s'ajoutait encore l'insuffisance en personnel et en moyens matériels. La liaison avec les divisions allait en souffrir beaucoup; les officiers d'état-major, privés d'aides, vont se trouver surchargés. L'organisation des transports et du ravitaillement fut également improvisée à la dernière minute; les détails que fournit *l'Historique* à ce sujet sont fort intéressants et prouvent que l'état-major du général Sordet, tout improvisé qu'il fût, ne perdit pas son temps durant les quelques heures de son séjour à Sedan ² !

Le 6 août, les trois divisions passaient en trois colonnes la frontière. La 1^{re} D. C. avait comme objectif Paliseul, la 5^e Bertrix et la 3^e, ainsi que le quartier général, Bouillon. Le 45^e d'infanterie, partie à pied, partie en chemin de fer ou en autobus, venait s'établir sur la Semoy, à Bouillon, à Alle et à Vresse. Si l'aventure dans laquelle s'engage le chef de la cavalerie française peut, par instants, lui sembler redoutable, il n'a qu'à jeter un regard sur ses splendides régiments pour qu'un sentiment de fierté et de confiance lui monte au cœur. Il commande des troupes d'élite, pleines d'entrain, dévouées et ardentes; les cadres, admirablement montés, vont, il le sait, rivaliser de courage et d'habileté. Chacun attend avec impatience le moment où l'on abordera face à face l'ennemi dont l'entrée en campagne vient d'être marquée par une félonie.

¹ Seule la 5^e division possédait une escadrille d'aviation. Elle ne rendit pas tous les services qu'on en aurait pu attendre; son parc ne put suivre les premiers jours et, le 8 août encore, le rayon d'action de ses avions ne permettait que des reconnaissances rapprochées.

² Dans la nuit du 5 au 6 août, le personnel et le matériel de la voie ferrée Sedan-Bouillon-Paliseul furent réquisitionnés; la ligne, partiellement détruite près de la frontière, fut remise en état et le 6 août au matin un premier service de train entre Sedan et Paliseul était assuré.

Les boulangeries de Sedan réquisitionnées dans cette même nuit préparaient le pain nécessaire tandis qu'on ensachait l'avoine du magasin à fourrages. Le tout était prêt à être embarqué le 6 au matin.

Deux sections d'auto-mitrailleuses furent aussi constituées au moyen de voiturettes et de voiture de tourisme réquisitionnées à Sedan.

Exécution de la mission. Pour apprécier les opérations du général français, opérations qui vont consister en un va et vient entre Liège et Neuchâteau, il faut, cela est évident, faire abstraction de ce que l'on sait aujourd'hui de la situation de l'ennemi et ne tenir compte que des renseignements qui lui parvinrent. Si, ici ou là, nous levons le voile et jetons un coup d'œil sur les manœuvres allemandes ce ne sera que pour clarifier la vue d'ensemble ou pour faire ressortir quelques particularités de l'exploration.

Dans la journée du 6 août, le premier soin du général Sordet fut, tout naturellement, d'organiser sa découverte. Des détachements furent dirigés sur les grands carrefours compris entre la frontière du Luxembourg, à hauteur d'Arlon et la Meuse, sur Marche, Rochefort et Dinant. Des centres de renseignements furent établis à Libramont, Bertrix et Neuchâteau. Les objectifs de ces patrouilles semblent judicieusement choisis, il faut remarquer cependant qu'ils étaient fort éloignés et que les nombreux déplacements du gros ne faciliteront pas la rentrée des rapports. Il est malheureusement impossible de se rendre un compte exact de l'activité de ces organes d'exploration ; une partie des archives du C. C. ayant été perdue, on n'a pu retrouver les comptes rendus des reconnaissances fournies entre le 5 et le 15 août, c'est-à-dire précisément ceux de la période dont nous nous occupons (environ 40 reconnaissances). Les actes de courage et de dévouement d'une quantité de braves cavaliers resteront ainsi ignorés. Le général Sordet reçut aussi beaucoup de renseignements de sources civiles. Disons enfin que, comme on pouvait le prévoir au début d'une campagne, les rapports inexacts ou exagérés furent nombreux et non sans influence sur les décisions du commandement. En attendant les premiers renseignements, le général Sordet avait rassemblé ses divisions, le 7 au matin, dans la région à l'ouest de Bertrix. Un premier renseignement, fort invraisemblable et qui ne fut pas pris en considération, signalait la présence de 12 000 hommes vers Rochefort ! Ce renseignement était inexact, mais peu à peu d'autres parviennent et vers 10 h., on peut communiquer au G. Q. G. le résumé suivant : « *Aucune activité dans la*

région comprise entre Saint-Hubert et la frontière du Luxembourg. Sur cette frontière, Bastogne et Limerlé sont occupés par de l'infanterie ennemie immobile. Masses de cavalerie paraissant se diriger au nord de Marche, vers le nord-ouest ; direction probable : la Meuse, entre Dinant et Namur». Cet aperçu est intéressant. Il n'est pas entièrement exact ; à cette date il n'y avait pas de masses de cavalerie marchant au nord de Marche en direction de la Meuse. Au sud de Liège, couvrant les troupes d'investissement, se trouvait bien la 9^e division de cavalerie allemande qui stationna du 5 au 8 vers Rouvrex, mais il est peu vraisemblable que c'est à elle qu'il est fait allusion. Quoi qu'il en soit, erroné ou non, ce renseignement rendait attentif à une menace en direction de Namur-Dinant, menace qui se réalisera quelques jours plus tard. Le général Sordet n'a aucune raison de douter de l'exactitude du rapport reçu ; il se décide à se porter à la recherche de l'ennemi signalé et, le 7 au soir, ses divisions se trouvent rassemblées au sud de la Lesse. Le 45^e suit le mouvement, mais de loin. Cette décision est approuvée par le Haut Commandement. L'ordre n'a-t-il pas été donné de bousculer la cavalerie ennemie ? Ainsi, et avec beaucoup de raison, le chef de la cavalerie se rendait compte que c'était au nord qu'on aurait à agir et que *la région de Neuchâteau devenait d'un intérêt secondaire*. Mais il fallait, je crois, prendre, à ce moment-là, une mesure qui permit de se dépréoccuper davantage de ce qui pourrait s'y passer. La 4^e division de cavalerie, laissée d'abord sur place, mais qui va être mise aux ordres du général Lanrezac sera dirigée par lui vers Etalle. Pour surveiller Neuchâteau, en liaison avec elle, le général Sordet aurait pu laisser un détachement mixte soit à Bouillon soit à Bertrix, avec la mission d'explorer sur la ligne restreinte de Neuchâteau-Recogne.

De cette façon on aurait pu se diriger vers le nord sans arrière-pensée et sans esprit de retour. Sans doute, le détachement laissé sur la Semoy n'aurait pu retenir longtemps un ennemi en force, mais il suffisait d'avertir et de gagner du temps.

Les renseignements parvenus au cours de la soirée du 7 ne confirment pas la présence d'une forte cavalerie au nord de la

Lesse ; ils se résument ainsi : Liège résiste, la zone de Ciney-Marche semble faiblement occupée ; il y aurait plusieurs escadrons au nord-ouest de Marche ; infanterie ennemie échelonnée de Bastogne à Limerlé et Gouvy.

Le général Sordet se décide à passer la coupure dans la matinée du 8 et à se porter vers Ciney. Je crois qu'on peut encore approuver cette décision ; il était urgent d'éclaircir la situation, de débayer la région des escadrons ennemis signalés, encore qu'on puisse se demander si un mouvement de tout le C. C. était nécessaire pour cette opération. A 11 h. 30, le 8, les divisions sont rassemblées dans la région de Ciney ; elle est libre d'ennemis. Que va faire le général Sordet ? Jusqu'ici il a pris des résolutions justes, conformes à sa mission et à la doctrine tactique en cours. On ne l'a pas envoyé d'emblée à la bonne place, les renseignements reçus et son instinct l'en ont rapproché. Mais, à partir de ce moment, une certaine nervosité va, semble-t-il, se faire sentir dans ses décisions. Avant de les examiner, voyons comment, à notre avis, on aurait dû apprécier la situation le 8 août à midi.

Les renseignements sur l'ennemi manquent de précision, ce qui ne saurait étonner ; ils ont pris cependant une certaine consistance. Une forte colonne d'infanterie et de cavalerie est entrée à Arlon, ceci concerne la 4^e division de cavalerie. Rien n'est apparu dans la région de Neuchâteau, pas de mouvements de troupes entre Saint-Hubert et la frontière du Luxembourg. Par contre, de l'infanterie est signalée à Martelange, Bastogne, Limerlé. Une brigade de cavalerie serait en marche vers Huy, enfin plusieurs escadrons se trouveraient au nord-ouest de Marche. Le fait qu'une brigade de cavalerie avancerait sur Huy (renseignement inexact du reste, la 9^e division ne passera l'Ourthe que le 9) est intéressant. Que les troupes d'investissement soient couvertes par de la cavalerie chargée d'explorer vers Namur et au sud, rien de plus naturel ; mais, que cette cavalerie avance vers Huy (plus tard Hermalle) cela indique peut-être plus qu'une mission d'exploration, une extension des opérations sur la rive gauche. Signaler cette avance au G. Q. G. suffisait ; inutile de se mettre à suivre cette cavalerie. Il semble du reste que ce renseignement est

resté sans influence sur la décision que va prendre le général Sordet. La présence d'infanterie allemande sur la ligne Bastogne, Limerlé, Gouvy devait attirer tout spécialement l'attention. Cette infanterie, immobile pour le moment, se mettrait bien en marche une fois, précédée vraisemblablement ou flanquée par de la forte cavalerie. Quels objectifs pourrait dès lors bien avoir cette cavalerie ? Un flanquement à gauche, à l'aile intérieure, était peu probable. Débouchant de Neuchâteau, la cavalerie ennemie ne pouvait se diriger que sur Sedan-Mézières ou sur Givet. En effet, entre Mézières et Givet, la Meuse forme un obstacle formidable, avec peu de passages, d'un accès boisé fort difficile. L'étude de la carte montre combien rares sont les routes qui conduisent de l'est à l'ouest. Mézières et Sedan sont hors de la zone d'action du général Sordet ; reste Givet. Un flanquement à l'aile extérieure est plus probable et se réaliserait dans un terrain moins difficile. Il ne pouvait guère s'opérer très au nord, en direction de Namur. Le temps de Lasalle est passé et les forteresses modernes ne se rendent plus aux hussards ; on pouvait admettre que le pont de Namur n'était pas visé, du moins pour le moment. Givet, *Dinant-Hastières*, Dinant surtout, constituaient par contre des objectifs très possibles. La meilleure manière de se mettre à la recherche de la cavalerie ennemie était de se placer sur la route que, selon le plus de probabilités, elle devait suivre pour atteindre les objectifs les plus plausibles. Il fallait, sans perdre de temps, gagner une région où l'on pût manœuvrer sans être à l'étroit, pas trop près de la Meuse, favorable à l'exploration et qui permît de maîtriser les directions des trois principaux passages. Cette région n'était pas à Ciney, trop près du fleuve et trop loin de Givet ; elle n'était pas au sud de la Lesse où l'on serait trop resserré et éloigné des avenues de Dinant ; elle était vers Marche. De cette région, l'exploration pouvait être facilement organisée en direction de Stavelot-Malmédy, Viel Salm-Saint-With, Houffalize, Bastogne, Saint-Hubert, Recogne. Aucune surprise n'était à craindre, le terrain relativement favorable. De Marche on pouvait se porter rapidement, soit au nord derrière l'Ourthe, soit en avant vers la boucle que

forme cette rivière au sud de Laroche face à Houffalize et à Bastogne. La région de Marche offrait encore l'avantage de ne pas être trop près de la Meuse dont il fallait tenir l'ennemi éloigné aussi longtemps que possible. Enfin, si une retraite devenait nécessaire, on avait trois, peut-être quatre passages à disposition. Ayant son infanterie et le gros de ses forces à Marche, une division vers Rochefort, un groupe mixte vers Melreux-Durbuy, chargé de tenir l'Ourthe et d'explorer vers le nord qu'il ne fallait pas manquer de surveiller avec soin, on pouvait attendre. Un groupement largement articulé s'imposait ; resserré, le dispositif eût gêné la manoeuvre et permis à l'ennemi de passer trop facilement à côté. Mais une cavalerie qui ne compte que sur le combat à cheval tient à rester rassemblée ! Enfin, une active reconnaissance du terrain aurait encore augmenté les chances de succès.

Cavalerie de position dira-t-on. Non pas ; cavalerie à l'affût, prête à bondir mais reposée, fraîche, une fois la situation éclaircie.

Le général Sordet va adopter une solution bien différente ; c'est vers le nord et non vers l'est qu'il fixe son attention et qu'il va porter son effort. A midi, toujours dans cette journée du 8, il réunit ses généraux de division et leur expose son projet : « *Marcher sur Liège ; reconnaître, si possible, les forces qui investissent la place ; tenter une diversion, au moins par le canon.* » La lecture de l'*Historique* ne permet pas de se rendre compte si, et dans ce cas jusqu'à quel point, la décision du général Sordet a été influencée par le H. C. Un message téléphonique du G. Q. G. le 7 à 14 h. approuve les projets du commandant de la cavalerie. S'agit-il de l'avance sur Liège ou seulement de l'action projetée contre la cavalerie signalée vers Ciney ? On ne peut se prononcer. Voici le texte de ce message : « *J'approuve entièrement vos dispositions et vos projets ; il y aurait même intérêt à ce qu'il y ait demain une vigoureuse action de votre part, si vous estimez l'occasion favorable.* »

Quel qu'en soit l'inspirateur, le raid sur Liège, car c'était un véritable raid qu'on allait entreprendre, me semble devoir être condamné sans réserves. Il ne rentrait pas dans la mis-

sion générale du C. C. Reconnaître utilement les troupes qui investissaient la place était chose quasi-impossible étant donné les forces dont on disposait, le soutien d'infanterie restant vers Rochefort. La direction de l'est était, à ce moment-là, beaucoup plus importante à reconnaître que celle du nord.

Une diversion était encore moins possible. L'artillerie de l'assiégeant, à elle seule, l'aurait empêchée. Le général Sordet, lui-même, ne devait pas croire au sérieux de sa menace, les mots « au moins par le canon » le prouvent. Les Allemands ne se laisseraient pas débusquer pour si peu. Le but principal qu'on se proposait sans doute, sans le dire : faire acte de solidarité avec la garnison belge, l'encourager, lui faire croire que des secours approchaient, ce but était illusoire comme les autres.

L'intervention de la cavalerie sous Liège ne pouvait être qu'éphémère ; il était impossible de s'éterniser dans une position aussi aventureuse et d'abandonner longtemps la tâche principale. Ainsi, après avoir entendu le canon libérateur, en constatant qu'il s'est tu, la garnison se sentirait d'autant plus découragée que l'espoir aurait été plus grand. L'effet moral qu'on aurait recherché serait nul.

Enfin, on courrait grand risque d'avoir la retraite coupée et alors c'est à front renversé, et dans quelles conditions ! qu'il faudrait se frayer un passage vers les ponts.

Les choses arrivèrent exactement comme on pouvait le prévoir. Après une marche éreintante ¹, les divisions atteignaient à 19 h. 30 la transversale Ouffet-Fraiture-Villers le

¹ Le corps de cavalerie avance sur trois routes presque parallèles ; les troupes vont sans répit, brûlées de soleil, dégouttant de sueur, aveuglées de poussière, torturées par la soif. A la traversée des villages, les cavaliers emplissent aux seaux d'eau fraîche leurs gobelets qu'ils renversent aux trois quarts sur l'encolure poussiéreuse des montures avant de pouvoir les porter à leurs bouches desséchées. Quant aux chevaux, on ne songe pas à les abreuver, le temps presse trop, paraît-il. E. Letard. (*Trois mois au premier corps de cavalerie.*)

D'après le même auteur un escadron d'avant-garde aurait fait ce jour-là plus de cent kilomètres, presque d'une seule traite, sans manger ni boire !

Le manque d'eau et le paquetage sont les grands ennemis du cheval de cavalerie en campagne.

Bien que l'on fût dans un pays riche en fontaines et en ruisselets, on interdisait de s'arrêter pour faire boire les chevaux, par crainte de voir les divisions s'allonger interminablement. Il fallait souvent lutter contre le souci qu'avaient les bons cavaliers d'abreuver, malgré les ordres, leurs chevaux assoiffés. (Charles Ouy-Vernazobres, *Journal d'un officier de cavalerie.*)

Temple. Partout l'ennemi fait bonne garde, les patrouilles se heurtent sur l'Ourthe à des barricades gardées par des éléments à pied. Les divisions font demi-tour et sont ramenées à la nuit dans la région de Claviet-Modave-Durbuy¹. On n'a pas même pu intervenir par le canon !

(A suivre.)

Colonel H. POUDRET.

¹ ... nous nous retirons sans avoir rien fait, un peu déçus, car nous avions espéré écrire une page de gloire. Au lieu de coucher sur des lauriers, nous bivouaquons à minuit dans un champ dénudé, sans eau, sans avoine et sans pain. (Ch. Ouy-Vernazobres, *Journal d'un officier de cavalerie*.)

Le vétérinaire aide-major Letard note au même moment : « Tandis que nous subissons cette première déception, nous avons le loisir de constater avec tristesse et inquiétude l'état misérable de nos montures. Elles somnolent, amaigries, à bout de longe, l'œil cave, le flanc creux, beaucoup déjà sont blessées par la selle. Quelques-unes courbaturées, fourbues, suivront le convoi, si elles le peuvent encore ; trois jours de marche — mais quelles marches, il est vrai — ont conduit à ce résultat alarmant. « Un officier supérieur assiste, les larmes aux yeux, au défilé des chevaux : « Notre rôle est fini, dit-il, sommes-nous seulement capables de faire une longue étape ? »

